



LE « PROPHÈTE MUET » : TROTSKY AUJOURD'HUI

[Enzo Traverso](#)

Presses Universitaires de France | « Actuel Marx »

1995/1 N° 17 | pages 175 à 195

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130470045

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-1995-1-page-175.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le « prophète muet » : Trotsky aujourd'hui

Enzo TRAVERSO

« La révolution est, pour lui, ce moment bref mais chargé de sens, où les humbles et les opprimés ont enfin leur mot à dire, et à ses yeux ce moment rachète des siècles d'oppression. » Isaac Deutscher, *The Prophet Outcast*

Dans le sillage d'Isaac Deutscher, une abondante littérature sur la révolution russe nous a habitués à voir Trotsky sous les traits d'un *prophète* d'abord « armé », ensuite « désarmé » et enfin « exilé »¹. Vers la fin des années vingt, la figure du révolutionnaire russe avait déjà inspiré un roman du grand écrivain autrichien Joseph Roth, dont le héros était présenté comme une sorte de « prophète muet »². Cette définition semble bien décrire le destin paradoxal de Trotsky en cette fin du XX^e siècle marquée par la sépulture définitive, après un long déclin, du stalinisme. L'écroulement du système soviétique semble entraîner avec lui Marx, Lénine et un morceau non négligeable de l'histoire du mouvement ouvrier ; la fin du « socialisme réel » est perçue comme la fin de l'idée même de communisme. Le paradoxe est que, en s'effondrant, la domination bureaucratique tend aussi à submerger ceux qui l'ont toujours combattue et ont été ses premières victimes. La mort du stalinisme n'est pas suivie par la résurrection de Trotsky, mais plutôt par le *désenchantement* – au sens wébérien – de l'idée de socialisme. Face à un paysage de décombres, l'œuvre de Trotsky, qui fut, au sein du champ marxiste, le premier et le plus pénétrant des critiques du « socialisme réel », semble oubliée ou reste encore à découvrir.

1. Cf. I. Deutscher, *The Prophet Armed (1879-1921)*, *The Prophet Unarmed (1921-1929)*, *The Prophet Outcast (1929-1940)*, London, Oxford University Press, 1954, 1959, 1963 (trad. fr. Paris, 10/18, 1972-1980, 6 vol.).

2. Roth, *Der stumme Prophet*, Kiepenheuer & Witsch, Köln, 1966 (trad. fr. *Le prophète muet*, Paris, Gallimard, 1972).

Au fond, il n'y a aucun hasard dans le destin paradoxal de ce « prophète muet ». Comme l'a souligné Boris Kagarlitsky, pendant longtemps Trotsky a représenté « l'alternative socialiste, démocratique et internationaliste » au stalinisme, alors que Soljenitsyne incarnait « l'opposition autoritaire, patriarcale et nationale »³. Or, la fin de l'URSS n'a pas, au moins jusqu'à présent, laissé la place à l'affrontement entre ces deux alternatives ; elle a plutôt engendré un processus lent et tourmenté de transition vers le libéralisme et l'« économie de marché » – le capitalisme – qui a inévitablement marginalisé autant Soljenitsyne que Trotsky. L'évolution récente de la société russe n'a pas amélioré les choses : si le nationalisme et la xénophobie ont connu une progression certaine, la gauche marxiste, quant à elle, se montre de plus en plus faible et désorientée. A l'exception des historiens et de ses disciples, le dirigeant de la révolution d'Octobre semble donc condamné, pour le plus grand nombre, au silence. Il occupe une place d'honneur parmi les vaincus de l'histoire, chez lesquels se cachent, durant les périodes mornes et grises comme la nôtre, l'utopie et l'espérance d'un monde plus libre et humain. D'une certaine façon, il poursuit, *post mortem*, son chemin d'hérétique et d'exilé. C'est précisément ce qui en fait une figure fascinante aux yeux de tous ceux qui, insouciants du conformisme ambiant ou plutôt décidés à résister à l'air du temps, s'obstinent, suivant l'exemple de Benjamin, à vouloir « brosser l'histoire à rebrousse-poil ». Sous cet angle, Trotsky demeure, dans l'histoire du XX^e siècle, un protagoniste unique et irremplaçable dont la grandeur, loin de se réduire au rôle central joué dans la révolution russe, rayonne surtout dans les longues périodes de son exil, lorsque, traqué et persécuté, il menait son combat dans un isolement presque total.

Un regard rapide à sa biographie nous montre en effet que, sur quarante-trois ans d'activité révolutionnaire, il n'exerça le pouvoir que pendant une période assez brève : cinq ans, entre octobre 1917 et la fin de 1923. A l'exception du soulèvement ouvrier de 1905, qu'il vécut à Saint-Petersbourg en qualité de Président du Soviet, et des quatre années qui précédèrent son expulsion, en 1927, d'un parti bolchévique désormais stalinisé, toute sa vie adulte se plaça sous le signe du bannissement et fut jalonnée par des longues périodes de prison, de déportation et d'exil. Il connut la Sibérie sous le régime tsariste et la

3. B. Kagarlitsky, « Retour à Trotsky », *Quatrième Internationale*, n° 36, 1990, p. 84. Sur la réception de l'héritage de Trotsky dans la Russie actuelle, cf. les *Cahiers Léon Trotsky*, n° 48, 1992.

résidence forcée à Alma-Ata, capitale du Turkestan, sous le stalinisme. Odessa, Zurich, Londres, Paris, Saint-Petersbourg, Vienne, New York, Moscou, Istanbul, Paris à nouveau, puis Oslo et enfin Mexico : ces villes marquent les étapes de la vie de Trotsky, citoyen du monde, intellectuel « extraterritorial » et véritable Juif errant de la révolution. « Le fait d'avoir vécu dans plusieurs pays et d'en avoir connu la langue, la politique et la culture – écrit-il dans son autobiographie – m'a aidé à absorber l'internationalisme dans la chair et le sang. »⁴.

C'est en exil qu'il écrivit ses ouvrages littéraires, théoriques et historiques les plus importants, de *Bilan et perspectives* (1906) à *Ma vie* (1929), des deux tomes de l'*Histoire de la révolution russe* (1930-1932) à *La révolution trahie* (1936). Né en 1879 dans un village ukrainien et assassiné à Mexico, en 1940, sous les coups de pistolet d'un agent stalinien, c'est en exil qu'il vécut l'éclatement de la première guerre mondiale et la dissolution de l'ancien ordre européen, la montée de Hitler au pouvoir et la guerre civile espagnole, les procès de Moscou et la contre-révolution sanglante du stalinisme, le Front populaire en France et la guerre sino-japonaise, le pacte germano-soviétique et le début de la deuxième guerre mondiale. Né dans un empire absolutiste et semi-féodal en déclin, il fut l'un des protagonistes principaux de la première révolution socialiste de l'histoire et put percevoir, juste avant de mourir, les traits terrifiants de la barbarie technologique du XX^e siècle. L'atmosphère de son époque troublée et le nomadisme de sa vie exceptionnelle se reflètent dans ses écrits, dans lesquels cinquante ans d'histoire sont passés au crible d'une pensée, d'une culture et d'une sensibilité littéraire profondes⁵. Souvent comparé à Michelet ou Carlyle, il composait ses livres comme des œuvres d'art, dans lesquels l'effort analytique et l'esprit créateur puisaient leurs matériaux à une expérience vécue extrêmement riche.

Trotsky, le marxisme russe et le populisme

En 1883, deux ans après l'attentat contre le Tsar Alexandre II par les terroristes de la *Narodnaja Volia*, un noyau d'intellectuels issus du mouvement populiste – Georgy Plekhanov, Pavel Axel'rod et Véra Zassoulitch – fondait à Genève le Groupe Emancipation du Travail, la

4. L. Trotsky, *La mia vita*, Milano, Mondadori, 1976, p. 326.

5. Sur Trotsky écrivain, voir surtout I. Deutscher, *Trotsky*, vol. 5, ch. 3 (« Le révolutionnaire historien »), pp. 299-349, et N. Geras, *Literature of Revolution*, Verso, 1986, pp. 217-267.

première organisation marxiste russe. Profondément marqué par la personnalité de Plekhanov, ce courant intellectuel essayait de dessiner sa propre identité contre la tradition de pensée slavophile qui opposait le développement social de l'Empire russe à celui de l'Europe occidentale. Pour les populistes, la Russie aurait pu atteindre le socialisme en « sautant » la phase capitaliste. Ils croyaient avoir trouvé le levier d'une régénération sociale de la nation dans l'*obscina*, une forme de production collectiviste encore largement diffusée dans les campagnes. A leurs yeux, le terrorisme pouvait stimuler une révolution paysanne qui, une fois abattu le tsarisme, aurait instauré en Russie un modèle nouveau et original de socialisme agraire.

Dans leurs revues publiées en exil, les marxistes renversaient complètement cette perspective. Ils considéraient le capitalisme comme un destin inéluctable auquel la Russie n'aurait pas pu échapper ; par conséquent, elle devait se préparer à parcourir tout le calvaire déjà connu par l'Europe occidentale. Le chemin était déjà frayé, depuis 1861, par la suppression du servage qui amorçait la dissolution des communautés rurales traditionnelles. Finalement, contre le subjectivisme politique des *Narodniki* (souvent qualifiés, un peu schématiquement, de « blanquistes »), les marxistes s'orientaient sans hésitation vers une mobilisation de la classe ouvrière. Ils observaient patiemment mûrir les conditions socio-économiques pour une révolution bourgeoise qui aurait imposé un régime libéral, favorisé le développement du capitalisme et préparé, dans une deuxième phase, l'avènement du socialisme. Ces positions avaient très peu à voir avec Marx qui, au fond, partageait les théories populistes sur la possibilité d'une transition de l'*obscina* au communisme, en faisant l'économie des « péripéties terribles » du système de production capitaliste⁶.

Né en polémique contre le « subjectivisme » des populistes et exposé à l'influence de Kautsky et de la social-démocratie allemande, le marxisme russe prenait des traits évolutionnistes, mécanistes et positivistes. En 1894, les écrits de Petr Struve marquaient la naissance du « marxisme légal », qui constituait la version russe du révisionnisme allemand d'Eduard Bernstein et annonçait le passage d'une couche significative de l'intelligentsia du socialisme vers le libéralisme. Grâce au « marxisme légal », qui poussait les conceptions de Plekhanov jusqu'à leurs conclusions logiques, le marxisme prit forme en Russie comme une sorte d'idéologie du développement capitaliste.

6. Cf. T. Shanin (ed.), *Late Marx and the Russian Road*, London, Routledge & Kegan Paul, 1984.

Lénine partageait, en substance, cette vision d'un développement endogène, organique et linéaire du capitalisme russe et ses écrits représentent sans doute la contribution la plus riche et approfondie à l'intérieur des coordonnées théoriques fixées par Plekhanov, Struve et Tugan-Baranowsky. Quant à Trotsky, dans une appendice au premier tome de son *Histoire de la révolution russe*, il critiquera ces conceptions, en opposant le noyau vivant du populisme aux schémas « dogmatiques » du marxisme russe des origines⁷. Et c'est précisément par rapport à cette tradition que la pensée et l'action de Trotsky marqueront un tournant et une rupture.

Né en 1879, ce jeune révolutionnaire n'appartenait pas à la même génération des fondateurs du socialisme russe en exil – les Plekhanov et les Axel'rod, qui avaient encore participé à l'expérience populiste – et il était plus jeune aussi que les premiers dirigeants socialistes actifs sur le sol de Russie, comme Lénine et Martov. Il entra dans le mouvement ouvrier au début de 1898, à Nikolaïev, en Ukraine, où il avait participé à la fondation de l'Union russe méridionale des travailleurs. Au moment de son adhésion au marxisme, la scène sociale et politique russe était marquée par le déclin du populisme ; le pays était ébranlé par un développement industriel intensif qui permit la formation du mouvement ouvrier, avec la création des premières organisations syndicales et les premières vagues de grèves. La scène politique était dominée d'une part par le crépuscule du tsarisme et, d'autre part, par la fin de la lutte idéologique des marxistes contre le populisme, ce qui engendra de nouveaux clivages théoriques au sein du marxisme lui-même, après l'essor du révisionnisme et l'appropriation de ce courant de pensée par une couche de la bourgeoisie libérale.

Ces éléments conditionnèrent profondément l'évolution politique du jeune Trotsky. Il ne devint pas populiste, en dépit d'une vague sympathie en 1897, mais son adhésion au marxisme, pour le moment et les circonstances dans lesquelles elle se produisait, n'impliquait pas une assimilation acritique des schémas théoriques de Plekhanov. Révélateur, à ce propos, est l'épisode, largement évoqué par toutes les biographies du révolutionnaire russe, de son discours de Noël 1897, dans le jardin du populiste Chvigovsky, à Nikolaïev. Témoignant de l'état d'esprit qui traversait, au tournant du siècle, la jeunesse intellectuelle russe radicalisée, il reprochait au marxisme sa « sécheresse », alors que

7. L. Trotsky, *Histoire de la révolution russe*, Paris, Seuil, 1967, vol. 1.

la vie était riche et intense⁸. Trotsky ne devint pas populiste, mais il n'était pas non plus disposé à accepter les schémas d'un marxisme aride et dogmatique, dépourvu de vie et de dimension humaniste.

La position singulière de Trotsky au sein du marxisme russe tenait aussi à d'autres éléments. Juif (son vrai nom était Bronstein), fils d'un petit *koulak*, élevé en Ukraine méridionale (Ivanovo, Nikolaev, Odessa), la seule région de l'empire tsariste où s'était produite une certaine assimilation des Juifs, il n'était pas destiné, à la différence des révolutionnaires du *Yiddishland* de Lituanie et Pologne, à adhérer à une conception du socialisme axée sur la question nationale et, plus spécifiquement, sur le problème de l'émancipation juive. Ainsi, sa formation fut certes différente de celle de Vladimir Medem, Ber Borokhov ou même Juli Martov, dont la prise de conscience politique découlait pour une grande partie de leur judéité, mais elle n'était pas comparable non plus à celle des « vrais » intellectuels russes tels que Plekhanov ou Lénine. Autrement dit, Trotsky correspondait bien à la définition forgée par Isaac Deutscher du *non-Jewish Jew* : assimilé mais étranger à l'« âme slave », imprégné de culture russe mais tourné vers l'Occident, insouciant de sa « petite différence » mais constamment renvoyé à elle par le milieu environnant⁹. Un article remarquable sur Tolstoï, écrit en 1909, exprimait assez clairement l'ambivalence de sa relation à la tradition russe : intellectuel complètement tourné vers l'Occident, il ne pouvait néanmoins rester insensible aux manifestations les plus puissantes de l'« âme slave »¹⁰.

Au tournant du siècle, l'influence de la culture occidentale sur la Russie était très forte ; elle commença à agir sur le jeune Trotsky déjà avant son exil en Suisse, en France et en Autriche. Parmi les ouvrages qui marquèrent le plus sa formation théorique, il y avait par exemple les écrits philosophiques d'Antonio Labriola, qu'il lut dans la prison d'Odessa en traduction française. Le marxisme de Labriola, riche de tonalités hégéliennes, dialectique et radicalement anti-positiviste, contribua à éloigner Trotsky de la « sécheresse » du socialisme de Plekhanov.

Sa connaissance de l'Occident et, notamment, des partis de la Deuxième Internationale, commença en 1902, avec son premier exil et

8. Cf. l'autobiographie de Trotsky et P. Broué, *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988, p. 43.

9. Cf. I. Deutscher, *Essais sur le problème juif*, Paris, Payot, 1968. Voir aussi J. Nedava, *Trotsky and the Jews*, JPSA, Philadelphia, 1970.

10. L. Trotsky, « Léon Tolstoï », *Littérature et révolution*, Paris, 10/18, 1977, pp. 313-332.

son entrée, par volonté de Lénine, dans la rédaction de l'*Iskra*, le journal publié en Suisse par le POSDR. Lors du deuxième congrès de la social-démocratie russe, tenu à Bruxelles et Londres en 1903, Trotsky s'opposa au « jacobinisme » de Lénine et adhéra au courant menchevique. En réalité, son alliance avec Martov ne se fondait, au-delà d'une amitié solide, que sur une opposition commune à Lénine et aux bolcheviks et devait se révéler purement épisodique. Deux ans plus tard, avec l'éclatement de la première révolution russe, les causes profondes de la scission se montreront au grand jour et l'adhésion de Trotsky au menchevisme prendra fin.

En 1904, à Munich, le jeune révolutionnaire se liait d'amitié et entamait une collaboration très féconde avec un autre intellectuel russe émigré, Parvus (Alexander Israël Helphand). L'influence de ce dernier sur la formation de la pensée de Trotsky fut décisive. Juif russo-allemand, écrivain brillant et ambitieux – il avait entamé sa carrière politique en polémique contre le révisionnisme de Bernstein et l'achèvera dans le discrédit, après avoir collaboré au ministère prussien des Affaires étrangères pendant la première guerre mondiale –, Parvus fit comprendre à son jeune ami l'importance de la catégorie méthodologique de la *totalité*. Leur cosmopolitisme et leur regard d'émigrés sur la société russe les poussaient à changer d'observatoire, en adoptant un point de vue international, global : si la Russie demeurerait au centre de leur analyse, elle était désormais abordée dans le cadre d'une vision du capitalisme comme système mondial. L'Occident ne figurait plus comme un modèle, mais comme une réalité qui pénétrait, conditionnait et agissait au sein du monde russe. Dans cette interprétation, le développement du capitalisme apparaissait comme une *surdétermination* de l'Europe occidentale, à travers la médiation de l'Etat tsariste. Ainsi, la Russie intégrait des éléments de la modernité industrielle dans sa structure sociale archaïque. Ils découvraient ce que Trotsky allait appeler plus tard, non sans un certain déterminisme scientifique, « la loi du développement inégal et combiné »¹¹.

Grâce à cette interprétation nouvelle de la montée du capitalisme dans l'Empire tsariste, Trotsky parvint à une conception des forces motrices et de la dynamique interne de la révolution qui, en dépassant les hypothèses de Parvus, rompait avec les schémas classiques du marxisme de la Deuxième Internationale – tous courants confondus – selon lesquels la révolution russe était nécessairement et exclusivement *bour-*

11. Voir M. Löwy, *Uneven and Combined Development. The Theory of Permanent Revolution*, London, Verso, 1981.

geoise. Pour Trotsky, la structure socio-économique de la Russie mettait le prolétariat dans une position-clé, en le poussant à prendre la direction du processus révolutionnaire et en lui donnant une orientation de plus en plus anticapitaliste. D'abord confronté aux problèmes typiques d'une révolution bourgeoise – un régime absolutiste et pré-moderne, une agriculture semi-féodale, une mosaïque de nations opprimées –, le prolétariat aurait fini par se heurter aux bases mêmes du système capitaliste en Russie : la révolution bourgeoise aurait pris, sans aucune solution de continuité, un caractère socialiste. Son extension à l'échelle européenne – sur l'exemple des révolutions de 1848 – aurait permis à la Russie arriérée d'achever une tâche qu'elle ne pouvait pas accomplir par ses seules forces. Le chaînon rattachant les conceptions économiques de Parvus à l'élaboration achevée de la théorie de la révolution permanente – dans *Bilan et perspectives* – fut le soulèvement de 1905, dans lequel Trotsky, âgé de 26 ans, joua un rôle dirigeant à la tête du Soviet de Saint-Petersbourg. Les événements de 1905 – dont il deviendra quelques années plus tard l'historien ¹² – lui permirent de vérifier les potentialités révolutionnaires et le rôle hégémonique de la classe ouvrière urbaine à l'égard de la paysannerie. Sans une participation active de cette dernière, toute insurrection était vouée à l'échec – elle fut effectivement écrasée par une armée composée de paysans –, mais elle était aussi tout simplement inconcevable sans une direction prolétarienne.

Fondée sur la vision du prolétariat comme la force motrice fondamentale dans la lutte contre le tsarisme, la théorie de la révolution permanente excluait la « nécessité historique » d'une longue époque de développement du capitalisme. Elle était donc, d'une certaine manière, le dépassement dialectique (*Aufhebung*) de la querelle classique entre marxistes et populistes. D'une part, se situant dans le champ du marxisme, Trotsky saisissait dans la classe ouvrière le sujet d'une transformation sociale de la Russie, sans jamais accepter l'utopie populiste d'une « régénération » du pays à partir des communes paysannes ; d'autre part, en accord avec Marx et les populistes, non sans scandaliser les marxistes « orthodoxes » du POSDR, il niait que la révolution aurait amorcé une nouvelle époque de montée organique et linéaire du capitalisme en Russie. Il pensait, au contraire, qu'une révolution aurait permis à son immense pays d'éviter les « péripéties terribles » du capitalisme. L'histoire devait lui donner raison, car en 1917 ce fut la

12. Voir L. Trotsky, 1905, suivi de *Bilan et perspectives*, Paris, Editions de Minuit, 1969.

classe ouvrière qui prit le pouvoir, mais il ne pouvait certes pas prévoir que la Russie se trouverait ainsi confrontée à d'autres « péripéties » – bureaucratiques – tout autant terribles.

La théorie de la révolution permanente, l'une des contributions les plus importantes de Trotsky au marxisme du XX^e siècle, connut différentes phases d'élaboration. A l'origine, elle ne concernait que la Russie. C'est seulement à la lumière des événements chinois de 1925-1927 – l'écrasement par le Kuomintang d'un soulèvement ouvrier qui avait atteint toutes les principales villes du pays, de Shangai à Canton – qu'elle fut conçue pour la première fois comme une perspective stratégique valable à l'échelle internationale¹³.

Il est certes vrai que, avant 1917, cette énorme contribution théorique n'eut dans la pratique qu'un impact très modeste. Mais il faudrait aussi ajouter que l'isolement organisationnel de Trotsky (sa volonté de rester « au dessus de la mêlée » et de ne s'identifier à aucun des courants de la social-démocratie russe) fut la condition qui lui permit d'atteindre un niveau d'autonomie intellectuelle sans lequel sa théorie de la révolution permanente n'aurait sans doute jamais vu le jour. Le mouvement ouvrier européen, déjà doté d'organisations puissantes et tendant à identifier ses conquêtes avec ses progrès électoraux, n'était pas prêt à accueillir les conceptions hérétiques d'un jeune révolutionnaire exilé. Au même moment, Rosa Luxemburg écrivait son étude sur la grève de masse qui la plaçait dans une position analogue d'*outsider* au sein de la social-démocratie allemande.

La critique du marxisme de la Deuxième Internationale

Trotsky lui-même ne semblait pas pleinement conscient de la rupture théorique et méthodologique qu'un ouvrage comme *Bilan et perspectives* marquait dans le marxisme de la Deuxième Internationale. Sur le plan organisationnel, cette rupture se manifesta seulement au moment de la guerre. Pendant sa deuxième émigration, notamment à l'époque de son séjour viennois (1907-1914), lorsqu'il vivait de sa plume, surtout en écrivant pour le quotidien libéral *Kievskaja Mysl*, Trotsky collaborait aux revues les plus prestigieuses du marxisme allemand et autrichien, comme la *Neue Zeit* de Kautsky et *Der Kampf* d'Otto Bauer. Plusieurs éléments indiquent que, avant la guerre, Trotsky n'avait dépassé qu'*inconsciemment*, c'est-à-dire sans avoir une

13. Cf. L. Trotsky, *On China*, New York, Monad Press, 1976.

vision claire de la portée et des conséquences de son orientation, l'horizon théorique et politique de la Deuxième Internationale.

A Vienne, il animait avec Adolf Joffe un petit journal d'émigrés dans lequel il développait en toute indépendance ses analyses sur la situation russe. Cependant, pour ce qui concerne la vie du mouvement ouvrier d'Europe occidentale, ses références demeuraient les groupes dirigeants des grands partis sociaux-démocrates et non pas leurs courants critiques, encore minoritaires. En Allemagne, par exemple, il connaissait mieux Kautsky que Rosa Luxemburg. Alors que cette dernière prenait ouvertement ses distances par rapport à Kautsky – le « pape » de la social-démocratie – dès 1909, Trotsky et Lénine ne rompent avec lui qu'au moment de la guerre, après le fatidique 4 août 1914. Lors du III^e Congrès de l'Internationale communiste, en 1921, le chef de l'Armée rouge affirmera que « la foi dans l'évolution automatique est le trait le plus important et le plus caractéristique de l'opportunisme »¹⁴. Le marxisme de la Deuxième Internationale s'était formée à une époque de développement pacifique du capitalisme, entre la défaite de la Commune de Paris et la première guerre mondiale, et était resté prisonnier de l'illusion d'une croissance ininterrompue des forces productives et d'une montée irrésistible de la Social-démocratie. A son avis, le vrai « type psychologique » du marxiste ne pouvait surgir que d'une époque de bouleversements sociaux et de ruptures révolutionnaires avec la tradition. Cependant, cette appréciation de l'école kautskyenne, à laquelle il aurait consacré en 1919 un pamphlet d'une rare violence (*Terrorisme et communisme*), était encore très confuse avant la guerre. Comme il le reconnaissait dans son autobiographie, pour les révolutionnaires russes la social-démocratie allemande avait été « la mère, l'éducatrice, le vivant modèle. Nous l'idéalisions à distance. Les noms de Bebel et de Kautsky étaient prononcés avec vénération »¹⁵.

On pourrait multiplier les exemples. Dans *Bilan et perspectives* – un ouvrage rédigé sous l'impact du soulèvement ouvrier de 1905 –, le jeune Trotsky percevait dans l'appareil imposant de la social-démocratie allemande un facteur de conservation et de paralysie pour l'auto-organisation des travailleurs. En 1911, en revanche, il manifestait son admiration à l'égard de ce même parti, qu'il voyait maintenant comme « une forteresse magnifique du prolétariat ». Evidemment, il n'avait

14. L. Trotsky, *The First Five Years of the Communist International*, Pathfinder Press, New York, 1972, vol. 1, p. 211.

15. Cité par P. Broué, p. 128.

encore qu'une vague intuition du danger représenté par les structures bureaucratiques au sein du mouvement ouvrier.

Comment articuler le rôle d'un parti d'avant-garde et l'auto-émancipation des travailleurs ? Le débat sur ce thème se déroula au sein de la social-démocratie russe, pratiquement à huis clos, entre le Congrès de Londres et les journées sanglantes de janvier 1905. Lénine avait tendance à concevoir la construction d'un parti centralisé comme un processus restreint à un groupe d'intellectuels et d'ouvriers révolutionnaires, en dehors du mouvement de masse des travailleurs. Un tel parti était presque, à ses yeux, la prémisse pour la création et le développement d'un mouvement ouvrier de masse. Renversant cette perspective, Trotsky considérait le parti essentiellement comme un produit des mobilisations spontanées du prolétariat ; à son avis, il ne pouvait pas y avoir de parti d'avant-garde sans une participation politique active du prolétariat. Il rejetait la conception de Kautsky et Lénine selon laquelle la conscience politique était introduite dans la classe ouvrière « de l'extérieur », par le parti. La conscience de classe n'était pour lui que le produit d'une interaction entre l'initiative autonome du prolétariat et l'intervention des révolutionnaires organisés. Par conséquent, il critiquait la conception léniniste de l'organisation, dans laquelle il voyait une tendance centraliste, « jacobine » et autoritaire consistant à *substituer* le parti à la classe ¹⁶. A la même époque, Rosa Luxemburg critiquait les bolcheviks à partir d'un point de vue analogue. Dans la première formulation de sa théorie de la révolution permanente – juste après la révolution de 1905, dans laquelle les soviets avaient surgi spontanément comme des instruments de lutte et d'auto-émancipation du prolétariat –, Trotsky n'attribuait pas un rôle décisif au parti. Le sort de la révolution ne tenait qu'à l'action politique indépendante des travailleurs.

Aujourd'hui, ce débat nous paraît aussi étrange et lointain qu'un morceau d'archéologie. La notion de pluralisme politique du mouvement ouvrier était complètement absente et toute la controverse tournait autour d'un seul thème : *le* parti. Il serait pourtant trop facile, dans le sillage d'une abondante littérature, de faire l'impasse sur *l'histoire* pour réduire tout le problème à une simple préfiguration de l'autoritarisme stalinien. Dans la Russie du début du siècle, la construction d'un parti socialiste coïncidait avec le processus de formation du mouvement ouvrier. Autrement dit, la situation objective faisait que les clivages ne

16. Cf. L. Trotsky, *Nos tâches politiques*, Paris, Belfond, 1970.

se manifestaient qu'au sein *du* parti¹⁷. Contre les dangers du centralisme, Trotsky proposait « la participation active de tous les membres à la vie du parti ». Le problème des alliances et du pluralisme politique ne se posera clairement qu'après la révolution russe, la scission des partis sociaux-démocrates et la création de la Troisième Internationale. S'il y a un aspect de toute cette querelle qui demeure actuel, c'est l'insistance de Trotsky sur l'auto-organisation des travailleurs comme la condition irremplaçable de leur émancipation et aussi comme la meilleure garantie démocratique au sein des organisations ouvrières et socialistes.

Il est connu que, après 1917, le chef de l'Armée rouge fera une révision autocritique de ses anciennes positions sur le parti, en les qualifiant de « conciliationnistes ». Il reconnaitra alors que Lénine avait eu raison contre lui, que sans le parti bolchévique le prolétariat russe n'aurait jamais pu prendre le pouvoir et qu'un tel parti était nécessaire au mouvement ouvrier européen pour étendre la révolution en dehors des frontières de Russie. L'ancien apôtre de la spontanéité révolutionnaire et de l'auto-organisation des travailleurs s'était transformé en un bolchevik de fer, livré au culte du « Parti », intransigeant et « autoritaire ».

Le tournant autoritaire : Trotsky au pouvoir

En octobre 1917, Trotsky avait atteint l'apogée de sa gloire. Il avait dirigé l'insurrection à Pétrograd ; il devint le chef de l'Armée rouge, créée pour défendre la révolution contre l'encerclement d'un monde capitaliste hostile et les attaques meurtriers des gardes blancs ; il devint aussi une figure mythique pour la classe ouvrière du monde entier ; le train avec lequel il se déplaçait sur les lignes du front semblait entouré d'une aura légendaire. Mais la gloire et le pouvoir ouvrirent aussi une des pages les plus sombres de la vie de Trotsky. Entre 1919 et 1921, dans les conditions d'une guerre civile terrible et sanglante, lorsque la défense de la révolution s'imposait pour les bolcheviks à n'importe quel prix, il montra son visage le moins libertaire et le moins démocratique : il approuva la mise hors la loi de toutes les oppositions en dehors du parti communiste, non seulement des forces antisoviétiques mais aussi des anarchistes et des mencheviks de gauche (y compris son ancien ami

17. Voir à ce propos les remarques éclairantes de N. Geras, p. 214. Pour une reconstruction du débat au sein du POSDR, cf. P. Le Blanc, *Lenin and the Revolutionary Party*, Atlantic Highlands, Humanities Press, 1990.

Martov) ; il défendit la répression des marins de Kronstadt en les qualifiant de « contre-révolutionnaires »¹⁸ en 1921, il approuva l'interdiction des fractions au sein du parti bolchévique (prévue, faut-il ajouter, comme une mesure provisoire) ; il théorisa la « dictature du parti », la militarisation du travail et prit la responsabilité de « soviétiser » par la force certaines nations non-russes comme la Géorgie. Effrayé par le danger d'une bureaucratisation de la société qui se profilait en Russie après la fin du « communisme de guerre », il crut pouvoir juguler le mal par des mesures autoritaires et militaristes. Si le processus de bureaucratisation de l'URSS s'appuyait sur la passivité des masses ouvrières à la fin de la guerre civile, le déclin de l'auto-organisation prolétarienne, qui découlait d'une situation socio-économique littéralement catastrophique, ne fut pas entravé mais plutôt accentué par la politique des bolcheviks.

La faute fondamentale de Trotsky fut celle de « faire de nécessité vertu », en théorisant comme une sorte de « loi » de la période de transition ce qui n'était en réalité qu'une politique douloureuse imposée par la situation présente. En décembre 1919, Trotsky prévoyait que l'établissement d'un régime socialiste aurait demandé les efforts de toute une génération, une période pendant laquelle la transition devait être assurée « par des mesures de caractère coercitif, c'est-à-dire en dernière analyse par la force armée de l'Etat prolétarien »¹⁹. C'est à cette époque que commença à se répandre la vision de Trotsky comme Bonaparte russe. Dans les affiches contre-révolutionnaires des gardes blancs, il était peint comme un ogre aux traits sémites écrasant avec ses pattes le sol de Russie.

Dès 1918, Rosa Luxemburg avait saisi avec une très grande lucidité les dangers qui guettaient la révolution russe, en train de laisser la place à une dictature du parti bolchevique. Elle s'adressait à Lénine et Trotsky en ces termes : « Sans élections générales, sans une liberté de presse et de réunion illimitée, sans une lutte d'opinion libre, la vie s'étiole dans toutes les institutions publiques, végète, et la bureaucratie demeure le seul élément actif. » Le résultat des mesures autoritaires des bolcheviks était « une dictature certes, pas la dictature du prolétariat mais la dictature d'une poignée de politiciens, c'est-à-dire une dictature

18. Sur ce thème cf. surtout Israel Getzler, *La rivolta di Kronstadt*, Einaudi, Torino, 1982, ainsi que la polémique entre Trotsky et Victor Serge, au cours des années trente, dans les textes recueillis sous le titre *La lutte contre le stalinisme*, Paris, Maspéro, 1977.

19. Cité par P. Broué, p. 275.

dans le sens bourgeois, dans le sens de l'hégémonie jacobine »²⁰. Au leader menchevique Raphael Abramovitch, qui lui demandait en quoi le socialisme des bolcheviks différait de l'esclavage égyptien, puisque c'était par des méthodes semblables que les Pharaons avaient bâti leurs pyramides, Trotsky répondait avec suffisance et mépris : sous le régime soviétique, même l'esclavage, expliquait-il, était justifié, car il était imposé par « un gouvernement d'ouvriers et de paysans »²¹.

On peut noter au passage que, paradoxalement, les années terribles de la guerre civile furent aussi marquées par une grande ouverture culturelle et artistique. Sous le « despotisme éclairé » du régime soviétique, confronté à la tâche d'alphabétiser une nation de paysans, on assistait à toute sorte d'expérimentation artistique. Trotsky suivait de près et appuyait l'essor des courants d'avant-garde. Sa critique du *Proletkult* n'avait rien de répressif, il rejetait l'idée d'un art officiel et encourageait tout effort créateur. A cette époque, il fut l'un des premiers marxistes à regarder avec intérêt les débuts de la psychanalyse²².

Le dépassement des tendances autoritaires du bolchevisme fut assez lent et ne se fit pas sans ruptures, si l'on pense que l'idée d'une « dictature du parti » était encore défendue par Trotsky dans la plateforme de l'Opposition de 1927, alors qu'il luttait déjà depuis quatre ans contre la montée du pouvoir bureaucratique au sein du Parti communiste et de l'Etat soviétique. Face à la réalité du stalinisme, non seulement il abandonna les tentations substitutionnistes mais se prononça ouvertement pour un régime de démocratie ouvrière fondé sur le pluralisme des partis soviétiques. Cela prouve que l'apologie inacceptable du parti unique prônée dans *Terrorisme et communisme* en polémique avec Kautsky²³ ne fut qu'une parenthèse tragique – parce qu'elle était faite par un révolutionnaire qui détenait le pouvoir – alors que les éléments de continuité dans la défense de la démocratie ouvrière, depuis *Nos tâches politiques* (1904) jusqu'au *Programme de Transition* (1938), se révèlent bien plus importants.

L'« autoritarisme » du chef de l'Armée rouge a été souvent évoqué pour présenter sa lutte contre le stalinisme comme une pure et simple lutte pour le pouvoir. L'histoire soviétique est ainsi réduite à l'affronte-

20. R. Luxemburg, « La révolution russe », *Œuvres II*, Paris, Maspero, 1978, p. 85.

21. Cité par I. Howe, *Trotsky*, Fontana/Collins, Glasgow, 1978, pp. 65-66.

22. Sur la critique du *Proletkult* et la psychanalyse (notamment sa lettre à Pavlov de 1923), cf. *Littérature et révolution*.

23. Voir L. Trotsky, *Terrorisme et communisme*, Paris, 10/18, 1974.

ment entre deux Bonapartes, l'un un intellectuel éloquent et raffiné, l'autre un paysan sauvage et violent, tous les deux n'aspirant qu'au pouvoir : Machiavel mal digéré par des politologues bornés et sans imagination. Il faudrait alors se demander pourquoi, entre le Bonaparte qui contrôlait l'armée et celui qui dominait l'appareil du parti, ce fut le deuxième qui l'emporta. Par un coup d'Etat militaire, Trotsky aurait sans doute pu s'emparer du pouvoir, mais cela n'aurait fait qu'accélérer la dérive autoritaire et bureaucratique qui se dessinait dans l'Etat et contre laquelle il dirigeait son combat. Il ne concevait pas la lutte contre le stalinisme comme une lutte pour le pouvoir, encore moins comme une lutte pour *son* pouvoir, mais comme une bataille pour la défense de l'*Etat ouvrier*, contre le cancer de la bureaucratisation qui le rongait de l'intérieur.

La nature sociale de l'URSS

En 1936, tandis qu'une large partie de l'intelligentsia européenne approuvait les procès de Moscou et idéalisait l'URSS comme la patrie du socialisme, Trotsky, exilé en Norvège, écrivait *La révolution trahie*²⁴. Dans cet ouvrage, désormais considéré comme un classique de la pensée marxiste, il essayait d'expliquer le stalinisme, sa nature, ses causes et ses perspectives historiques. A la lumière de la Révolution française, il interprétait les luttes qui avaient déchiré le parti bolchevique depuis la moitié des années vingt jusqu'à l'affirmation de Staline comme une sorte de Thermidor soviétique. De même que la fin de la dictature jacobine n'avait pas conduit à une restauration de l'Ancien Régime mais seulement à une contre-révolution politique sur les bases sociales créées par le soulèvement de 1789, le stalinisme n'impliquait pas un retour au système capitaliste mais la montée au pouvoir d'une couche bureaucratique conservatrice dans le cadre du nouvel ordre social établi par la Révolution d'octobre. Aux yeux de Trotsky, l'Etat soviétique, en tant que société de transition entre le capitalisme et le socialisme, n'était pas une formation sociale « achevée », dotée de caractéristiques propres et correspondant à une époque donnée, comme le féodalisme, le capitalisme, etc. Il se présentait plutôt comme un système socio-économique hybride qui, né de l'écroulement du capitalisme, portait en lui, à côté des embryons d'un ordre socialiste nouveau, tous les stigmates de son passé capitaliste et féodal. Un

24. L. Trotsky, *La révolution trahie*, Paris, Editions de Minuit, 1963.

système social susceptible autant de se développer dans le sens du socialisme que de revenir en arrière vers des rapports de productions bourgeois. Toutes les formations sociales historiquement nouvelles, rappelait-il, avaient été précédées par des périodes de transition plus ou moins longues, marquées par la cohabitation hybride et conflictuelle entre des éléments appartenant à des modes de production différents. Après tout, la transition de l'esclavagisme antique au féodalisme s'était étalée sur plusieurs siècles.

A la base de l'Etat soviétique il y avait donc le conflit entre un mode de production post-capitaliste (la planification de l'économie fondée sur la propriété étatique des moyens de production) et le maintien de normes bourgeoises de distribution (le marché). Le moteur de la société de transition – ce que l'économiste Preobrajensky définissait l'« accumulation socialiste primitive » – résidait précisément en ce contraste entre le principe de la planification et la loi de la valeur.

Pour Trotsky, la Russie, où la bourgeoisie avait été totalement expropriée et détruite en tant que classe, ne pouvait pas être définie comme une forme de « capitalisme d'Etat ». Une restauration du capitalisme impliquait à ses yeux une contre-révolution sociale que la bureaucratie dominante ne pouvait impulser sans prôner en même temps sa propre auto-destruction. Jusqu'à ce que les formes de propriété créées par la révolution n'eussent pas été renversées, la société soviétique demeurait un « Etat ouvrier ». Or, le stalinisme constituait une variante particulière d'Etat ouvrier, dans lequel une couche d'*apparatchiks* s'était cristallisée au pouvoir à la place des soviets, désormais vidés de toute représentativité réelle.

Bertold Brecht avait qualifié l'URSS sous Staline de « monarchie ouvrière » ; Trotsky, sur lequel les catégories du social-darwinisme avaient sans doute exercé une certaine influence, préférait la définition d'« Etat ouvrier dégénéré »²⁵. Il soulignait les causes historiques qui, en Russie, avaient permis ce processus de bureaucratisation : l'arriération économique globale du pays, où les paysans constituaient l'écrasante majorité de la population ; son arriération culturelle, qui entravait toute tentative d'auto-gouvernement des travailleurs ; la réduction structurelle du prolétariat et l'extinction virtuelle d'une large partie de l'avant-garde ouvrière – celle même qui avait dirigé la révolution – pendant la période de la guerre civile ; son isolement presque total dans un monde

25. Le concept de « dégénérescence » a été introduit dans les sciences sociales, à la fin du XIXe siècle, par Cesare Lombroso et surtout par Max Nordau, l'auteur de *Entartung (Dégénérescence)*, paru à Berlin en 1893.

dominé par l'impérialisme et la défaite de la révolution en Europe entre 1918 et 1923.

Trotsky précisait que la bureaucratie soviétique n'était qu'une *caste*, tout en soulignant le caractère descriptif plutôt que « strictement scientifique » de cette définition. A la différence des classes sociales qui se constituent à partir de leur position dans le processus de production, la bureaucratie soviétique ne possédait pas son propre système social. Elle n'était qu'une excroissance parasitaire, surgie par une combinaison de circonstances historiques sur la base des rapports sociaux créés par la révolution de 1917. Elle était condamnée à ne jamais pouvoir se transformer en classe dominante, puisque autant une restauration du capitalisme qu'un développement de type socialiste l'auraient privée de ses bases sociales. Elle pouvait se maintenir au pouvoir seulement à condition de paralyser la société de transition.

Aujourd'hui, après l'écroulement du « socialisme réel », nous pouvons jeter un regard rétrospectif sur l'interprétation trotskyste du stalinisme. Au-delà de leur langage parfois archaïque, caricaturé de surcroît par les exégèses scolastiques dans lesquelles se sont souvent spécialisés ses disciples, les pages consacrées par Trotsky à la bureaucratisation de l'URSS révèlent une profondeur et une clairvoyance étonnantes. Alors que, jusqu'il y a très peu de temps, une foule de politologues occidentaux nous présentait l'URSS comme un univers totalitaire immobile et immuable, Trotsky avait saisi la fragilité intrinsèque du système, la précarité et la faiblesse des bases sociales du pouvoir bureaucratique, les contradictions profondes qui rongeaient le développement de la société et qui, tôt ou tard, se seraient montrées au grand jour. Les tourments de la transition actuelle vers l'économie de marché – le retour au capitalisme – prouvent que la société soviétique était bel et bien post-capitaliste. D'autre part, Trotsky avait raison d'affirmer, contre Bruno Rizzi et James Burnham, que le stalinisme n'était pas l'expression d'une formation sociale nouvelle – le « collectivisme bureaucratique » – destinée à remplacer le capitalisme, mais demeurait, malgré tout, une *parenthèse historique*²⁶. Le chaos, le désordre économique, les conflits sociaux et parfois les guerres civiles locales qui caractérisent aujourd'hui les Etats de l'ex-URSS confirment aussi la prévision de Trotsky selon laquelle le retour au capitalisme ne se ferait

26. Sur ce point, cf. surtout L. Trotsky, *En défense du marxisme*, Paris, EDI, 1972. Les thèses ébauchées par Rizzi et Burnham seront reprises et développées, après la guerre, par le groupe français de Socialisme ou Barbarie, lui aussi issu de la Quatrième Internationale.

pas sans larmes ni sang, qu'un tel processus de restauration sociale serait forcément douloureux et ne pourrait pas se dérouler comme « un film réformiste à l'envers ».

Ce que Trotsky ne voyait pas, en revanche, c'était la *régression sociale* représentée par le stalinisme. Si son opposition à la dictature du parti unique, au culte de la personnalité et à la suppression de la démocratie était radicale – il prônait l'idée d'une « révolution politique » contre la bureaucratie au pouvoir –, à ses yeux la société soviétique était toujours habitée par les « conquêtes de l'Octobre ». En dépit de ses critiques aux privilèges de la bureaucratie, aux critères antidémocratiques et aux méthodes répressives de la planification (dont il ne pouvait pas connaître tout le caractère meurtrier), il ne pouvait pas cacher son admiration pour l'énorme croissance des forces productives assurée depuis 1928 par l'industrialisation intensive de l'économie et la collectivisation des campagnes. La révolution avait secoué la Russie de sa torpeur séculaire et toutes les transformations opérées dans son sillage semblaient porter la marque d'un indéniable progrès historique. Aujourd'hui, lorsque le stalinisme n'est plus regardé comme un phénomène nouveau mais comme un paysage de ruines, le problème incontournable de son *historisation* soulève une interrogation majeure : le « socialisme réel », avec son cortège de crimes politiques, de dégâts sociaux, de tragédies humaines, mais aussi de bêtises grotesques et comiques, n'appartient-il pas à la barbarie moderne du XX^e siècle ? Le mythe des plans quinquennaux et de l'industrialisation forcée, la catastrophe écologique de Tchernobyl, l'Ouzbekistan ravagé par la monoculture du coton, l'aliénation urbaine, l'alcoolisme, le stakhanovisme : pouvons-nous appréhender ces phénomènes par l'idée d'un retour au « joug mongol » ou, n'expriment-ils plutôt le versant stalinien d'une modernité radicalement anti-humaniste – la même que l'Occident connaît sous ses formes capitalistes – avec laquelle tout projet de libération sociale devra faire ses comptes ²⁷ ?

Le fascisme : recul historique ou barbarie moderne ?

La menace concrète d'une régression sociale vers une forme moderne de barbarie fut saisie par Trotsky, à partir des années trente, dans le fascisme allemand. Il fut l'un des rares esprits lucides face aux

27. Voir A. Brossat, *Le stalinisme entre histoire et mémoire*, La Tour d'Aigues, 1^{re} édition de l'Aube, 991.

dangers pour l'Europe d'une victoire du national-socialisme en Allemagne. Exilé en Turquie et isolé à Prinkipo, près de Istanbul, il fit appel à l'unité du mouvement ouvrier contre le nationalisme hitlérien, dénonçant autant la passivité de la social-démocratie que le sectarisme du parti communiste, complètement aveuglé par sa lutte contre le « social-fascisme ». Dans ses écrits, qui rappellent par moments les pages les plus inspirées du *Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* de Marx, il prévoyait de façon lucide les conséquences d'une montée au pouvoir de ce mouvement nationaliste et farouchement antisémite, composé de petits-bourgeois déclassés et radicalisés par la crise économique²⁸. Cette « révolution nationale » aurait détruit le mouvement ouvrier, supprimé la démocratie, muselé la presse, mis au pas la culture et les arts, réarmé le pays et relancé une politique extérieure agressive. A moyen terme, cela aurait inévitablement amené à une guerre contre l'URSS. Afin de préserver son pouvoir économique et ses profits, écrivait Trotsky, le grand capital allemand était disposé à se laisser « exproprier » politiquement, en remettant les institutions aux mains d'une bande de *Lumpen* hystériques. En 1938, le révolutionnaire russe exilé prévoyait même qu'une « exacerbation de la réaction à l'échelle mondiale », voire une nouvelle guerre, aurait amené « avec certitude à l'extermination physique des Juifs »²⁹.

Bien qu'il ne parvint jamais à se débarrasser complètement d'une certaine approche philosophique déterministe (dont témoignent ses *Cahiers sur la dialectique* de 1935³⁰), il concevait l'histoire non pas comme un processus linéaire, mais plutôt comme un parcours tourmenté de l'humanité, constamment marqué de ruptures, d'avancées et de reculs, de guerres et de révolutions. En 1926, il écrivait que « La marche du progrès n'est pas rectiligne, c'est une courbe brisée, zigzagante. Tantôt la culture progresse, tantôt telle décline »³¹. A la veille de la deuxième guerre mondiale, lorsque la planète « conquise par la technique » s'était désormais transformée en une « abominable prison », le danger qui guettait l'humanité était celui d'une régression sociale sous la forme d'une *barbarie moderne*. Une stabilisation de

28. L. Trotsky, *The Struggle Against Fascism in Germany*, New York, Pathfinder Press, 1970. Voir aussi L. Rapone, *Trockij e il fascismo*, Roma-Bari, Laterza, 1978.

29. L. Trotsky, *Œuvres*, vol. 19, Paris, EDI, 1984, pp. 272-273.

30. Voir, entre autre, J. Rees, « Trotsky and the Dialectic of History », *International Socialism*, 1991, pp. 113-135.

31. L. Trotsky, « Radio, science, technique et société », *Littérature et révolution*, p. 353.

l'Europe sous le national-socialisme, écrivait-il en 1940, aurait établi « un régime de décadence qui signifierait le crépuscule de la civilisation »³². Auschwitz, Hiroshima, le Vietnam, la menace d'une guerre nucléaire et d'une catastrophe écologique – autant de produits « authentiques » du XX^e siècle que Trotsky ne connut pas – prouvent que son cri d'alarme garde aujourd'hui toute son actualité³³.

Observant du Mexique les convulsions d'une Europe partagée entre stalinisme et fascisme, Trotsky semblait redécouvrir son âme libertaire. A cette époque il rencontra le surréalisme et noua une relation d'amitié authentique avec André Breton, Diego Rivera et Frida Kahlo. En 1938, lorsque Staline exécutait ou envoyait en Sibérie les plus grands écrivains de Russie et Goebbels venait d'organiser à Munich une exposition tristement célèbre sur l'« art dégénéré », Trotsky et Breton lançaient un *Manifeste* qui défendait avec intransigeance un concept radical de liberté et une vision libertaire de l'art : « l'indépendance de l'art – pour la révolution ; la révolution – pour la libération définitive de l'art »³⁴.

Dans ses efforts pour comprendre les bouleversements de la première moitié du XX^e siècle – les crises que le capitalisme ne put surmonter que par la guerre, les premiers signes de révolte des peuples coloniaux, les révolutions et les défaites du mouvement ouvrier, des régimes totalitaires tout simplement inimaginables avant 1914 –, Trotsky essayait de garder la boussole de la Raison dans un monde en train de sombrer dans la violence et dans le chaos. Il avait rompu avec le fatalisme et l'évolutionnisme de la Deuxième Internationale, mais son marxisme demeurerait fortement ancré à une tradition rationaliste. Il était certes un réaliste, mais, comme l'a souligné Ernest Mandel, un réaliste qui avait intégré « le rêve, le “Principe-espérance” dans la réalité potentielle »³⁵. Lorsqu'il était minuit dans le siècle, l'utopie concrète d'une humanité délivrée de l'oppression était incarnée, à ses yeux, par quelques milliers de militants organisés dans la Quatrième

32. Cité par P. Broué, p. 917.

33. En glosant les écrits de Benjamin, Michael Löwy a défini la révolution socialiste non pas comme « la locomotive de l'histoire », mais plutôt comme le frein de sécurité qui arrête la course infernale du train vers l'abîme. Cf. M. Löwy, « Marxism and utopian vision », *On Changing the World. Essays in political philosophy, from Karl Marx to Walter Benjamin*, Atlantic Highlands, Humanities Press, 1993, p. 22.

34. L. Trotsky, *Œuvres*, vol. 18, pp. 209-210. Sur Trotsky et Breton, voir G. Roche, « La rencontre de l'Aigle et du Lion », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 25, 1986, pp. 23-46.

35. E. Mandel, *Trotsky als Alternative*, Berlin, Dietz Verlag, 1992, p. 235.

Internationale. Un vrai pari pascalien qui parut incompréhensible à un grand nombre d'observateurs et d'historiens. Au fond, il pariait pour la raison critique du marxisme et pour les potentialités libératrices du prolétariat. C'était un pari humaniste au moment le plus sombre du XX^e siècle.

Aujourd'hui, lorsque l'anti-utopie néo-libérale de la « fin de l'histoire » semble effacer l'espérance d'une société libre et égalitaire, que reste-t-il de l'œuvre de Trotsky ? A-t-il encore un sens pour les militants, mis à part les historiens, de se pencher sur les écrits du révolutionnaire russe ? On pourrait répondre que les clés qu'ils nous donnent pour appréhender notre époque sont bien plus « opératoires » que les analyses superficielles d'une littérature abondante aujourd'hui à la mode, largement diffusée par les média mais destinée à s'épuiser – comme toute marchandise – au bout de quelques mois. Je ne crois pas que l'on puisse penser un projet socialiste pour le XXI^e siècle à partir des paradigmes du léninisme et du trotskisme. Mais nous avons besoin de Trotsky, car le socialisme ne pourra pas se renouveler coupé de son passé et de sa mémoire, dont Trotsky représente une partie essentielle et incontournable. Nous devons repenser l'idée même de socialisme et de révolution, exactement comme le fit Trotsky au début du siècle, lorsqu'il se heurta aux dogmes du marxisme russe et de la Deuxième Internationale. Là résident son héritage le plus précieux et son actualité. Il ne s'agit plus, aujourd'hui, de s'attaquer à des dogmes paralysants, mais de jeter à nouveau les fondements d'un édifice qui vient de s'écrouler.